

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Mars 2026

N°380

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Après vous !

4 SOCIÉTÉ

Pourquoi la philosophie est importante en temps de crise



6 ARTS

Le Greco, le surnaturel pactise avec les traditions de l'art occidental

9 SCIENCES HUMAINES

L'alchimie et son langage muet



11 PHILOSOPHIE

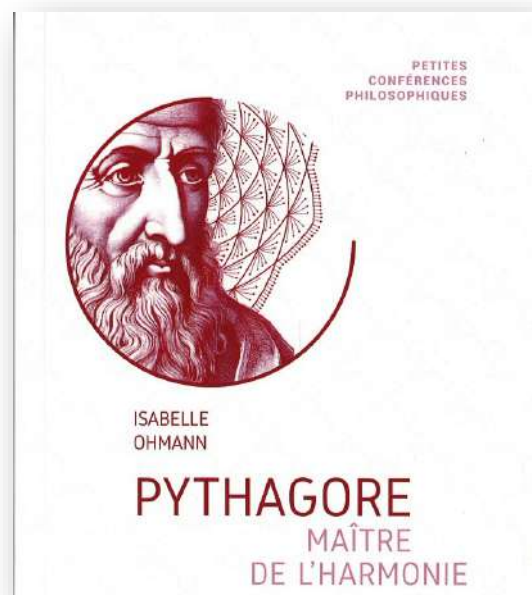
La lutte morale

13 SOCIÉTÉ

L'Écran, nouveau miroir de notre humanité ?

16 À LIRE

Pythagore, un héritage inestimable



Retrouvez la revue Acropolis sur votre smartphone

Après vous !

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Et si le vrai courage, aujourd'hui, consistait à laisser passer l'autre ? Dans un monde saturé de peurs, cela paraît presque subversif.

Notre société doute d'elle-même, de son avenir, de ses institutions. Et chacun doute parfois même de ses voisins de palier.

Les enquêtes récentes¹ montrent à quel point la peur s'est installée dans notre paysage mental : seuls 8 % des personnes interrogées déclarent ne pas avoir peur. Peur du déclassement, peur pour soi, pour ses enfants, pour le pays, peur de l'autre, peur de l'avenir... la liste est longue. Près d'une personne sur deux reconnaît vivre avec une inquiétude quotidienne.

Cette peur diffuse alourdit l'air social, et les débats se durcissent. Chacun s'enferme dans sa bulle, ses certitudes exacerbées par les réseaux sociaux. Celui qui tend la main semble niais, quand le violent satisfait exalte sa lucidité. L'accélération de l'actualité fait que le discernement s'estompe, assommé par le biais de confirmation des algorithmes qui transforme toute différence en une menace.

On ne cherche plus guère à comprendre : on diabolise. L'émotion devenue passion conduit désormais facilement à l'exclusion de l'autre, puis à une violence symbolique qui finit par devenir réelle.

Pourtant, il existe un chemin pour sortir de la peur. Emmanuel Lévinas, philosophe de la responsabilité, avait montré que toute éthique commence par un geste simple, que l'on peut condenser dans une formule saisissante : « *Après vous* ». Cet « *Après vous* » n'est pas un code bourgeois dépassé. Ce serait plutôt un geste fondateur, quasi métaphysique, puisqu'il

suspend, ne serait-ce qu'un instant, la poussée spontanée du moi égoïste. Sa vertu est immense, le prononcer, c'est accepter que l'autre me précède, que le monde ne commence pas avec moi.

« *Après vous* », « *je n'en ferai rien* ». Ces phrases qui sonnent comme les échos d'un vieux monde englouti ne sont pas ringardes, la politesse ainsi comprise n'est pas désuète.

Plus qu'une convention sociale, c'est le choix de faire de l'autre non un obstacle, mais une présence qui m'oblige. Quand nous croisons le regard d'une personne blessée, d'un enfant, d'un vieillard, d'un inconnu vivant dans la rue, quelque chose en nous se redresse. Avant même de décider quoi que ce soit, nous savons que nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Si la paix commence en reconnaissant dans chaque visage une dignité à respecter, la violence apparaît chaque jour quand nous cessons de voir un visage pour transformer l'autre en catégorie, en obstacle ou en chiffre. Les convictions, les origines, si elles ne sont pas les nôtres, suffisent en 2026 à faire naître l'antagonisme. Nous en sommes là : la violence commence lorsque nous ne voyons plus des visages, mais seulement une fonction, une étiquette, un adversaire.

Ainsi considéré, ce que l'on appelle pudiquement l'incivilité contemporaine n'est pas seulement la perte des bonnes manières, mais une incapacité malade à se décentrer. Elle révèle le triomphe du « *Moi d'abord* », dans une impatience devenue norme de société. Si l'on ne sait plus dire « *Après vous* » dans un escalier, comment reconnaître la légitimité d'une opinion différente de la sienne ?

« *Après vous* » est une ascèse violente pour le petit moi moderne, pourtant il propose un apprentissage nécessaire. Celui d'une véritable respiration intérieure, d'un acte de courage discret qui se fait rare, accepter de ne pas être au centre. Dans un climat saturé de peurs et d'égoïsme, apprendre à se décentrer devient un acte presque révolutionnaire, une nécessaire révolte de l'âme.

Apprendre à écouter réellement, à différer son jugement, à chercher la synthèse plutôt que l'affrontement, devient une contribution concrète et chaque jour plus indispensable à la paix sociale.

Aujourd'hui, la philosophie rejoint l'actualité dans sa tension la plus vitale.

Philosopher n'est pas un luxe intellectuel, c'est vivre autrement, apprendre à transformer l'émotion en réflexion, passer du monologue au dialogue, et du dialogue à une conscience partagée. Quand chacun vit en se sentant menacé par l'existence de l'autre, l'autre devient suspect et la société irrespirable, nous le constatons tous. Mais la sortie existe : faire le choix de ce qui nous relie plutôt que de ce qui nous sépare.

Cela s'appelle l'éclectisme, la capacité à reconnaître que chacun porte une part de vérité. Philosopher, alors devient l'effort joyeux pour chercher ce qui relie plutôt que ce qui divise. C'est le courage de penser contre soi-même, d'interroger ses certitudes, de mettre à distance ses passions. Nouvelle Acropole existe pour cela. Non pour ajouter un discours de plus, mais pour faire vivre, au cœur de nos sociétés raidies, des espaces de dialogue.

Des écoles de philosophie où l'on refuse de diaboliser, où l'on s'entraîne à voir l'humain derrière les différences. Nous avons bien besoin de nous entraîner à l'éclectisme. Nous avons besoin de laboratoires de politesse de l'âme. Nous avons besoin d'espaces où vivre un changement du regard qui rende la société respirable.

À l'heure où la peur contracte les consciences, il est vital qu'existent des lieux où elles s'élargissent. Le « *Après vous* » qu'évoquait Emmanuel Lévinas n'est pas une faiblesse, mais bien la condition de toute civilisation. Refaire société ne passera pas d'abord par des lois supplémentaires, mais par une conversion intérieure : accepter que l'autre me précède, que son regard m'oblige, que sa dignité limite ma toute-puissance.

La philosophie n'est pas un luxe culturel pour une minorité. C'est une hygiène intérieure pour ne pas devenir dingue. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin d'apprendre à désarmer le moi égoïste pour rendre l'avenir possible. ■

(1) En octobre 2023 et en décembre 2024, Anne Muxel et Pascal Perrineau ont réalisé pour Sciences Po (CEVIPOF) deux enquêtes par sondage sur *Les peurs individuelles et collectives des Français*, qui ont tenté de mesurer les peurs françaises dans leur ensemble. Leurs auteurs ont écrit *Inventaire des peurs françaises, la société à l'aune d'un sentiment*, paru aux éditions Éditions Odile Jacob, 2026

Crédit photo : Nouvelle Acropole

© Nouvelle Acropole



Pourquoi la philosophie est importante en temps de crise

Sabine LEITNER

Directrice de Nouvelle Acropole Royaume-Uni

Dans les situations de crise, il faut agir et prendre des décisions rapidement. Cela implique de changer notre système de pensée. La philosophie peut-elle nous aider à gérer ces changements ?

Nous semblons vivre de plus en plus dans une période de crise permanente : terrorisme, conflits armés, vagues sans précédent de réfugiés désespérés, crises dans pratiquement tous les champs de la vie publique, notamment financier et économique, environnemental, politique, culturel, éducatif, institutionnel, sanitaire (mental), etc. Il n'y a pratiquement aucun domaine qui ne soit touché par une crise sous une forme ou une autre.

Le terme même de « crise » évoque des sentiments de danger, de menace et de panique et nous pousse à agir le plus rapidement possible. Prendre le temps de réfléchir ne semble être qu'un luxe passé et non quelque chose que nous pouvons nous permettre aujourd'hui.

Dans une certaine mesure, cela est vrai. Dans les situations d'urgence, nous devons agir rapidement et n'avons pas beaucoup de temps pour réfléchir. Mais c'est précisément dans ces moments-là que nos habitudes de pensée se révèlent et montrent leur véritable nature. Nos actions sont généralement le reflet de nos pensées, de notre état d'esprit, de nos croyances, qu'elles soient conscientes ou inconscientes, et parfois même, c'est notre façon de penser qui est à l'origine de la crise. Comme l'a si bien dit Albert Einstein : « Le monde

que nous avons créé est le produit de notre pensée, nous ne pouvons pas le changer sans changer notre façon de penser. » Une fois que nous avons identifié où notre pensée a déraillé, nous devenons capables de la corriger.

Remettre en question les pensées et les hypothèses

Une crise nous oblige également à remettre en question nos hypothèses. Elle nous amène à nous interroger sur notre mode de vie et à réfléchir aux changements nécessaires pour obtenir des résultats différents. Elle met en évidence ce qui est vraiment important et ce qui a de la valeur à nos yeux.

La philosophie nous aide à reformuler nos questions et à trouver de nouvelles perspectives. Elle nous apprend non seulement à réfléchir, mais elle nous met également en contact avec la sagesse qui nous a été transmise depuis des siècles et qui a déjà résisté à l'épreuve du temps. Contrairement à l'information, au savoir ou à la technologie, la sagesse ne devient pas obsolète, et l'intuition des principes universels et la compréhension de l'interdépendance de toutes choses sont plus pertinentes que jamais.

On pourrait même dire que la philosophie est la fille de toute crise.

La philosophie, une réponse à chaque époque de crise ?

Le plus souvent nos réflexions naissent de l'adversité, de la douleur, de la perte, de la souffrance, de la nécessité de faire face à des problèmes, plutôt que du confort et de la complaisance.

Hegel disait que la philosophie peut être définie comme la crise de chaque époque, exprimée en concepts . La plupart des philosophes ont vécu des périodes turbulentes et leurs idées sont une réponse aux crises de leur propre époque.

Socrate a vécu la guerre, la peste bubonique, le déclin d'Athènes et les bouleversements politiques.

Le stoïcisme a été fondé par Zénon après qu'il ait fait naufrage près d'Athènes. De nombreux stoïciens ont eu une vie difficile, qu'il s'agisse d'Épictète, esclave, de Marc Aurèle, empereur romain à une époque très difficile, ou de Sénèque qui, après une vie mouvementée, a été contraint de se suicider par l'empereur Néron.

Les stoïciens se préparaient même aux moments difficiles et les accueillaient comme un exercice de philosophie appliquée. L'une de leurs pratiques s'appelait la *premeditatio malorum*, « la préméditation des maux ». La contemplation des pires scénarios possibles nous aide à dépasser notre peur et à apprécier ce que nous avons.

Penser par nous-mêmes

Enfin, la philosophie nous apprend à penser par nous-mêmes. À une époque où les informations fausses ou trompeuses et les fausses nouvelles abondent, où l'information peut circuler en quelques secondes à travers le monde entier, et à le pouvoir de déclencher la réaction de millions de personnes, il est primordial que nous réfléchissions tous par nous-mêmes et que nous disposions d'un cadre philosophique et éthique ainsi que de points de référence pour nos choix et nos actions.

La philosophie a toujours apporté des contributions constructives et s'est mise au service des solutions. La philosophie est pertinente en tout temps, mais particulièrement en période de crise. Le rôle de la philosophie est à la fois de nous aider à comprendre qui nous sommes, à donner un sens à ce qui arrive et à nous permettre de découvrir des principes universels.

La philosophie est un outil précieux pour diagnostiquer ce qui ne va pas et pourquoi, et pour prédire les résultats de certaines lignes d'action. En période de crise, la philosophie n'est pas un luxe, mais une nécessité, et l'un des moyens les plus importants pour parvenir à des valeurs communes, des solutions durables et des actions empreintes de sagesse. ■

Article traduit du livre de Sabine Leitner *Une invitation à penser (An Invitation to Think final)* par Florent Couturier-Briois

Crédit image : Adobe.stock.com N°1837471875

© Nouvelle Acropole



Le Greco, le surnaturel pactise avec les traditions de l'art occidental

Didier LAFARGUE
Journaliste à Bordeaux

Le Greco est un artiste-peintre atypique de l'art occidental. Avec lui, le sacré de la religion orthodoxe s'exprime dans toute sa force.

Né en Crète en 1541, Le Greco fut profondément influencé par le caractère religieux de l'art orthodoxe hérité de Byzance. Il débuta sa carrière artistique en étant peintre d'icônes.

Un art transfigurateur

« Est-ce que le Christ aurait voulu qu'on le peignît ? » se demandait Kierkegaard. C'est pourtant bien le Christ qui a créé la première

icône en laissant un témoignage de lui-même à travers la sainte Face, le suaire de Turin où l'on voit son visage imprimé. L'icône dégage la lumière, celle manifestée sur le mont Thabor lorsque Jésus se montra dans sa divinité à ses disciples. Cet éblouissement initie le peintre à son art et l'icône est une transfiguration. « On exigeait des images qu'elles fussent "vraies" » (1).

Le Greco sera influencé par ces visions et quand il ira à Venise, à Rome, en Espagne, il donnera une allure réellement mystique à ses œuvres. Entre son héritage oriental et les règles de l'art occidental, il a élaboré une synthèse qui s'est peu à peu approchée de la perfection. Trois œuvres représentatives jalonnent cette trajectoire :

- *Le mont Sinaï* sur le triptyque de Modène,
- *Jésus chassant les marchands du temple*,
- *Le portrait de saint Pierre*

Un sentiment d'élévation

Le caractère sacré des œuvres de l'artiste est déjà visible dans le revers central d'un panneau du triptyque de Modène (1568). Il montre des pèlerins sur le chemin du monastère bâti au pied du mont Sainte-Catherine, au-delà le mont Sinaï en métaphore d'un chemin vers le paradis. Dans toutes les religions, la montagne passe pour avoir une nature divine en raison de sa verticalité. Le mont Sinaï est incontestablement un haut lieu tant pour les Juifs que pour les chrétiens, aussi un lieu vertigineux. Le monastère lui-même est conçu comme un effort pour aller vers le Ciel.

L'idée qui domine là est celle de la prière. Existente deux conceptions théologiques différentes, celle catholique appuyée sur la Grâce exprimée par Dieu descendant vers les hommes, l'autre, plus orthodoxe, selon laquelle l'homme, né libre, choisit délibérément d'aller vers Dieu, la conception de saint Ignace. Chez Le Greco l'homme monte vers Dieu.

La notion d'élévation présente dans les icônes imprègne l'art du Gréco. Ce dernier parvient à créer ce tour de force en mettant le point de fuite de la perspective très bas de telle sorte que le regard du spectateur soit attiré vers le haut.

Transcendance d'un acte humain

Dans *Le Christ chassant les marchands du temple* (Londres, National Gallery, 1600), Le Greco semble redescendre sur Terre car c'est

par un acte de violence que Jésus manifeste sa vie spirituelle. Son geste n'en est pas moins symbolique puisqu'il invite chacun à opérer une purification de son âme. L'Église catholique, par le moyen de la Contre-Réforme, tentait alors de toutes ses forces de lutter contre l'hérésie protestante.

L'héritage de Byzance est présent. Montré dans toute sa gloire, le Christ a une position centrale et domine les personnages de sa haute taille. Comme dans les mosaïques de l'art orthodoxe, règne une indifférence à l'égard de l'échelle. La réalité est dépassée pour que soit mise au pinacle la valeur sacrée du message. La lumière émanant de l'icône se retrouve dans ce tableau en lui donnant un aspect surnaturel.

Pour autant, l'influence occidentale transparait à travers Venise. À Tizian Vecellio, plus connu sous le nom de Titien, le Greco a emprunté la volonté d'humaniser la religion. Une importance est accordée aux couleurs si chères à Venise. La théâtralité de l'art baroque, qui veut frapper les âmes, se manifeste déjà dans cette peinture du Greco, notamment avec l'architecture.

Une stature gigantesque donnée au saint personnage

En Espagne, à Tolède où il trouva sérénité et silence, le mysticisme du Greco atteint son plus haut degré d'expression. Sa foi était sans concession puisqu'il alla jusqu'à valoriser l'Inquisition en faisant le portrait de cardinaux d'une rigueur sans partage !

Dans le portrait, le peintre put exprimer ses élans mystiques, car toute la dimension religieuse de son art se concentrait sur un seul être, avec « le rejet de toute description naturaliste ainsi que l'absence d'accessoire ou d'élément superflu » (2). Dans sa vision personnelle de saint Pierre (Madrid, monastère de l'Escorial) s'observe la foi du Greco.

À l'instar du mont Sinaï, le saint personnage est présenté à partir du bas ce qui lui donne une stature gigantesque.

Il est montré de manière frontale de façon à faire face directement à celui qui le regarde, à l'exemple des saints de l'art orthodoxe. Un fond, à peine ébauché, représente l'orage et donne sa force au personnage.

L'influence de l'Occident est cependant présente avec le caractère individualiste attaché à l'art du portrait. Une élongation, propre au maniérisme, accroît sa puissance spirituelle. Les clés détenues par le saint représentent la fonction que tout être humain se doit d'assumer ; l'important est non ce que l'on fait, mais comment on le fait. Surtout, une dimension psychologique est affirmée. Si Pierre a péché envers le Christ il n'en demeure pas moins très grand et de sa personne se dégage la dignité, le pardon que tout homme peut espérer. Le tableau donne à voir la différence entre le remords et le repentir. Si le remords est de toutes les religions, le repentir, typiquement chrétien, pose le problème de l'effacement de la faute, exige une distance entre soi et le péché, lave et fait en sorte que l'individu ne soit plus le même homme.

Le propre de l'art sacré et de sa nature fantastique est de tourner le dos à la réalité pour représenter des valeurs au-delà de l'humain. Ce tour d'esprit est présent dans la peinture du Greco, lequel, en comparaison des autres peintres religieux occidentaux, a donné à son art une dimension surnaturelle. ■

(1) Fernando Marias, *Greco Biographie d'un peintre extravagant*, Éditions Adam Biro, 1997, p.32

(2) Pierre Civil, *Greco et le portrait : du stéréotype à l'individualité*. In Emmanuel Marigno (sous la direction de), *Le Greco : être artiste et peindre dans l'Espagne post-tridentine*. Paris : éditions Ellipses, 2020, page 228

Bibliographie :

Fernando Marias, *Greco Biographie d'un peintre extravagant*, Éditions Adam Biro, 1997

Guillaume Kientz (sous la direction de), *Greco*, Louvre éditions, 2019

Charlotte Chastel-Rousseau, *Greco, l'invention d'un nouveau langage*, Éditions Gallimard, 2019

Crédit image : Wikipedia, Jésus chassant les marchands du temple

© Nouvelle Acropole

L'alchimie et son langage muet

Agostino DOMINICI

Pour diffuser et transmettre ses enseignements, l'alchimie occidentale a souvent eu recours aux arts visuels, avec leur langage symbolique et imaginaire.



Ce fait ne doit pas nous surprendre si l'on considère que « travailler selon la nature » est le *modus operandi* de l'alchimiste. En d'autres termes, si l'on se met en quête de découvrir les lois cachées de la nature et ses cycles de transformation, il faut adopter le langage de la nature. Et comme le langage de la nature est *muet* (1) et ne s'exprime que par des symboles et des analogies, il ne peut s'empêcher de suivre la même méthode.

Le langage de la nature

Pour éclairer les théories et doctrines complexes qui peuplent le monde de l'alchimie, un langage conceptuel et rationnel, qui s'adresse à l'hémisphère gauche du cerveau, sera suffisant. Mais pour transmettre efficacement le potentiel intrinsèque et infini de « l'art royal » et de sa pratique transformatrice, il faut utiliser un langage persuasif et convaincant. Un langage qui s'adresse à l'hémisphère droit du cerveau, où résident l'intuition et l'imagination créatrice. De nombreuses traditions ésotériques ont souvent souligné l'importance de l'imagination active ou créative, et l'alchimie ne fait pas exception.

Les images de la tradition iconographique alchimique fonctionnent comme des intermédiaires menant au *mundus imaginalis* (2) (monde imaginal). Un monde qui est aussi réel

que le monde des sens et qui se situe entre le monde physique et le monde purement spirituel (également appelé *mésocosme*, monde métaphysique ou monde intermédiaire). Pour l'alchimiste, la connaissance métaphysique ou la connaissance du fonctionnement interne de la nature est un type de connaissance qu'il vaut mieux dépeindre que décrire.

Symboles millénaires

L'utilisation d'un langage codé et symbolique a également une motivation historique, découlant du fait que les hiéroglyphes de l'Égypte ancienne, popularisés en Europe pendant la Renaissance, étaient considérés comme une écriture sacrée qui n'était pas phonétique, mais idéographique. Les alchimistes, influencés par cette découverte, ont rapidement commencé à transmettre leurs connaissances ésotériques au moyen de *tabulae pictae* (planches peintes) ou d'*emblemata* (ensembles d'emblèmes), souvent accompagnés de courtes devises hermétiques à utiliser pendant la méditation. C'est pourquoi nous trouvons littéralement des milliers d'images et de diagrammes disséminés dans la littérature alchimique et hermétique.

Il est important de rappeler que dans l'Antiquité, le symbole était considéré comme le pont qui nous reliait au côté métaphysique et invisible de la réalité.

Ainsi, Plotin nous dit dans ses *Ennéades* que : « Les sages égyptiens [...] lorsqu'ils voulaient représenter les choses par la sagesse [Sophia] n'utilisaient pas les lettres descriptives des mots et des phrases [...], mais dessinaient des images » (*Ennéades* V.8.6).

Une vérité cachée

Il existe quelques autres raisons pour lesquelles les alchimistes, dans leur communication, privilégiaient une langue « obscure » ou *muette*. Les alchimistes qui, aux yeux de l'Église, exprimaient trop explicitement leurs opinions non orthodoxes, risquaient d'être persécutés, voire brûlés sur le bûcher ! Par suite, la finalité spirituelle ou métaphysique de l'alchimie devait donc souvent être dissimulée dans un langage chimique ou métallurgique, de sorte que, par exemple, la transformation de métaux grossiers en métaux nobles pouvait masquer l'évolution psycho-spirituelle de l'alchimiste lui-même. Les représentations des opérations effectuées en laboratoire deviennent également le moyen de transmettre des enseignements ou des expériences plus subtiles.

Un autre fait intéressant mérite d'être mentionné. Dès le début de la tradition alchimique, il y avait un motif éthique sous-jacent qui rendait intentionnellement son langage hostile à ceux qui étaient considérés comme indignes de ses nobles enseignements. Par exemple, dans le *Rosarium philosophorum* (vers 1550 après J.-C.), nous trouvons la déclaration suivante : « Chaque fois que nous avons parlé ouvertement, nous n'avons [en fait] rien dit. Mais lorsque nous avons écrit quelque chose en code et en images, nous avons caché la vérité. » Et dans la *Turba Philosophorum* (vers 800 après J.-C.), on peut lire ce qui suit : « La nature est une, et tous sont d'accord et disent la même chose. Mais les imbéciles prennent les mots tels que nous les disons... Eux par contre... doivent revenir à notre intention, et ne

pas s'en tenir à la lettre... » Et l'intention de l'alchimiste est précisément de développer une faculté intuitive qui puisse l'aider à comprendre correctement le processus alchimique qui se déroule en lui et à l'extérieur de lui.

En résumé : Premièrement, l'imagerie alchimique est le terrain d'entraînement pour le développement de l'intuition et de l'imagination. Deuxièmement, chaque processus visible dans la nature est comme une métaphore qui cache une cause invisible (un certain pouvoir) que l'alchimiste doit chercher et trouver par sa pratique intérieure et son intuition. Et troisièmement, les symboles rencontrés dans la nature (animaux, plantes, formes géométriques et symbolisme numérique) ou décrits dans les manuels alchimiques « sont des clés, des portes et des chemins vers les royaumes spirituels intérieurs » (3). ■

1) Incidemment, l'un des textes alchimiques les plus célèbres, composé entièrement d'images, s'appelle *Mutus Liber*. C.G. Jung, qui a étudié et possédé un exemplaire de ce texte, l'a largement utilisé pour illustrer son ouvrage *Psychologie et Alchimie*

2) Ce terme a été inventé par le philosophe Henry Corbin, qui affirmait que la « Nature » communique par l'image, mais pas par la forme passive de l'imagerie que nous associons au rêve éveillé ou au rêve dans notre sommeil, mais plutôt par une forme active d'imagerie qui doit être développée par la pratique

3) Cité dans le livre d'Adam Maclean, *The Western Mandala*, Hermetic Research Series, 1983

Article extrait du site <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Florent Couturier- Briois

Article original : <https://library.acropolis.org/alchemy-and-its-mute-language/>

Crédit image : By <http://www.duesseldorf-auktionshaus.de/> | [Wikimedia Commons](#) | CC BY PD

© Nouvelle Acropole

La lutte morale

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne directrice de l'Organisation internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

Nous vivons des temps difficiles et devons affronter un monde de catastrophes en tout genre qui nécessitent une grande adaptation et une force intérieure à toute épreuve. Cela implique de rester maître de nous-mêmes et d'exercer notre volonté pour nous vaincre nous-même et l'adversité qui nous entoure.



Le véritable philosophe doit considérer sa lutte comme une bataille morale.

Le domaine de la moralité comprend toutes les forces latentes qui tentent d'émerger mais ne peuvent le faire, car elles ont besoin de notre soutien décisif et volontaire.

La moralité est la somme de toutes nos vertus, la combinaison de tous nos pouvoirs, actifs et latents ; elle est l'armure et les armes avec lesquelles nous entrons dans la bataille de la vie, et de laquelle nous voulons sortir victorieux.

La moralité est donc l'union de nos potentiels physiques, énergétiques, émotionnels, intellectuels et spirituels dans leurs aspects positifs.

La nôtre est une lutte morale pour la conquête de nos valeurs humaines. L'effort et la lutte qui précèdent toute victoire, qu'elle soit grande ou petite, sont particulièrement évidents sur les plans les plus internes de la personnalité.

La lutte dans les émotions et l'esprit

Il ne fait aucun doute que de nombreux efforts exigent la participation active du corps et de l'énergie. Mais la racine de cet effort physique se trouve toujours dans les choses que nous savons ou que nous voulons ; les forces du vouloir et du savoir sont de puissantes motivations.

Il est clair que les luttes les plus redoutables se déroulent dans les émotions et l'esprit. Les corps subissent une grande douleur lorsqu'ils souffrent, mais elle n'est pas comparable à l'intensité de la douleur dans les corps subtils, pour laquelle il n'existe pas de remède rapide et facile.

Le calme s'exprime par la sérénité, la paix.

De nombreux combattants courageux savent combien il est important de rester calme au milieu de la bataille.

Lorsque le but n'est pas encore atteint, lorsque nous suivons encore des chemins incertains avec de nombreux détours et pièges cachés, il n'est pas conseillé de perdre le contrôle de nous-mêmes ou des circonstances extérieures.

L'élément déstabilisant des émotions sans but, des idées confuses et des actions sans continuité est l'ennemi qui se dresse sur le chemin de la victoire.

C'est dans ces moments-là que nous avons le plus besoin de maîtrise de soi. Il faut savoir modérer les passions, clarifier les idées, mesurer les mouvements du corps, relier les actions. Tout doit avoir un but et, pour que ce but ne soit pas perdu de vue, nous avons besoin de sérénité.

La sérénité n'est pas synonyme d'insensibilité. Elle fait place aux meilleurs sentiments et les apprécie pour autant qu'ils s'expriment dans le cadre de l'éthique et de l'esthétique. Elle nous permet de travailler avec les meilleures idées parce qu'il y a de l'espace, de la lumière et du temps pour les comprendre et les développer.

La sérénité est un état d'âme qui est très proche de la victoire, même si ce n'est pas la grande victoire.

Quant à la paix, elle était honorée sur les anciens autels comme la divinité qui suivait la victoire. La victoire engendre la paix.

Notre paix, pour l'instant, nous l'obtiendrons en maîtrisant nos contraires. La victoire calme, comme toutes les victoires, ne peut éviter les luttes intérieures.

La véritable nature du sacrifice

Nous devons connaître la véritable nature du sacrifice.

Le sacrifice n'est pas une question de douleur, mais de volonté courageusement exercée.

Sans chercher bien loin, il existe une explication bien connue : le sacrifice comme abnégation, comme capacité à mettre ses propres désirs de côté et à se mettre au service des autres. Mais à l'abnégation s'ajoute le concept de sacrifice comme *sacrum officium*, un devoir sacré, une action ou une offrande sacrée.

Les autels, aujourd'hui et en tout temps, sont les lieux où il est possible d'accomplir un travail digne et utile. Le sacrifice en tant qu'offrande sacrée consiste à créer plus d'espace dans l'âme.

Le sacrifice qui mène à la victoire a beaucoup à voir avec la purification : laisser derrière soi les résidus et les déchets qui obstruent la personnalité ; il est impossible d'avancer si nos pieds sont enlisés dans la boue. Elle a beaucoup à voir avec la générosité : posséder pour donner ; seul celui qui possède peut donner et seul celui qui est capable de donner possède. Elle a beaucoup à voir avec le mysticisme : voir ce qui est caché derrière les apparences, percevoir les lois de la nature dans chaque action, comprendre le but qui anime l'univers et tous les êtres vivants.

Telle est la victoire que nous devons remporter. La victoire qui s'élève comme le feu après que les scories ont été brûlées. Le feu qui brûle toujours sur les autels a le bois comme fondation, un combustible qui l'enflamme et une étoile qui l'attire. ■

Extrait du livre *Chemin vers la victoire*

À lire

Chemin vers la victoire

Délia STEINBERG GUZMAN

Éditions Acropolis, 2022, 80 pages, 12 €

Crédit image : Nouvelle Acropole

© **Nouvelle Acropole**



L'Écran, nouveau miroir de notre humanité ?

D'après Hector Gil GARCIA

Par l'intégration de la psychologie du développement et de la philosophie humaniste, cet article explore comment la technologie, devenue un véritable « écosystème de vie », redéfinit chaque étape de notre existence, de la naissance au grand âge.

Le numérique, un nouvel écosystème

Le développement humain n'est plus un processus purement biologique ou social ; il est désormais indissociable du contexte numérique. Aujourd'hui, l'écosystème numérique influence tous nos environnements : il affecte la famille (microsystème), modifie l'école (mésosystème), transforme les médias (exosystème) et altère les valeurs sociales et culturelles (macrosystème).

La technologie est ainsi devenue un nouveau contexte de développement, avec ses propres risques et opportunités. L'enfance est conditionnée par les écrans et les appareils dès le berceau ; l'adolescence est intimement liée aux réseaux sociaux comme espace d'appartenance et d'affirmation de soi ; l'âge adulte est marqué par l'hyperconnectivité au travail et dans les relations ; et c'est paradoxalement la vieillesse qui trouve dans la technologie de nouvelles possibilités pour préserver son autonomie et sa santé.

Aujourd'hui, la question n'est donc plus de savoir s'il faut accepter la technologie, mais de déterminer si elle amplifie ou limite nos potentialités innées de croissance. Comme le suggérait Carl Rogers, l'individu possède un potentiel de changement qui ne s'active que dans un « climat facilitateur ». La technologie peut-elle être ce climat, ou devient-elle un écran de fumée entre nous et nous-mêmes ?

Le berceau numérique

L'enfance est le temps de la plasticité cérébrale et de l'attachement. Même si, durant l'enfance, les technologies peuvent favoriser la stimulation cognitive et l'apprentissage lorsqu'elles sont utilisées avec une supervision appropriée, l'introduction précoce des écrans menace ce que Bowlby appelait « l'attachement sécurisant ». En remplaçant l'interaction humaine par des stimulations mécaniques, on risque d'appauvrir le jeu symbolique, essentiel à l'empathie.

L'enjeu est ici éthique : protéger le temps de la croissance pour que l'outil ne se substitue pas à la présence. C'est pourquoi l'Organisation mondiale de la Santé souligne que les enfants de moins de 2 ans ne devraient pas être exposés aux écrans, tandis qu'entre 2 et 5 ans, le temps passé devant un écran devrait être limité à une heure par jour de contenus éducatifs et supervisés.

L'adolescence et le miroir déformant des réseaux

À l'adolescence, les réseaux sociaux permettent l'expression personnelle, l'accès à l'information et la participation sociale. Mais, durant cette période fragile de quête d'identité, celle-ci se déplace sur la scène numérique. Le risque est de glisser de « l'être » vers « l'avoir » (Erich Fromm) : avoir des *likes*, avoir une image parfaite. L'exposition constante à des images idéalisées encourage la comparaison sociale et la recherche de validation extérieure. Le « masque virtuel » (la *persona* de Jung) peut alors occulter le Soi profond, créant un paradoxe douloureux : une hyper-connexion sociale doublée d'une déconnexion intérieure profonde.

Pour une éducation aux réseaux sociaux

Plusieurs études ont établi des corrélations entre une utilisation excessive des réseaux sociaux et des symptômes de dépression, d'anxiété et de faible estime de soi, conduisant parfois à l'automutilation ou au suicide. Ceci a provoqué, au moins en Occident, une remise en cause des algorithmes des Big Five et une tentative de régulation qui n'a toujours pas abouti. C'est pourquoi de plus en plus de pays interdisent ou limitent l'accès aux réseaux sociaux des moins de 15 ans.

Cependant, une utilisation réfléchie des réseaux sociaux peut renforcer la créativité et la conscience sociale. Des plateformes comme YouTube et TikTok, bien utilisées, permettent également l'apprentissage collaboratif et l'expression artistique, par exemple.

Ainsi, l'éducation émotionnelle et l'apprentissage du numérique sont essentiels pour que les réseaux sociaux soient un outil de croissance, et non de maladie.

L'âge adulte et la société de la fatigue

Pour l'adulte, le défi est celui de l'équilibre entre le travail, les relations, la famille et l'épanouissement personnel. La technologie facilite la communication et l'accès à l'information, mais introduit également de nouvelles formes de stress, de dispersion et d'aliénation.

Le philosophe Byung-Chul Han décrit une « société de la fatigue » où l'hyper-connectivité et l'auto-exploitation remplacent le repos et la réflexion. Les distractions numériques fragmentent le « flux », cet état de pleine attention nécessaire à la créativité. Le défi est donc d'utiliser le numérique pour sensibiliser la conscience (méditation, savoir) plutôt que pour la divertir.

Le paradoxe du grand âge

C'est paradoxalement à la fin de la vie que la technologie révèle son potentiel le plus humaniste. En effet, à un âge avancé, la technologie nous permet de préserver l'autonomie et les relations affectives. En favorisant la stimulation intellectuelle et le bien-être émotionnel, et en maintenant le sentiment d'être utile, elle devient un outil de la « liberté spirituelle » chère à Viktor Frankl. Ici, l'outil ne déshumanise pas ; il répare le lien social et préserve les fonctions cognitives, à condition de ne jamais remplacer le contact physique par le virtuel pur.

Quel sens pour le progrès numérique ?

Comme nous le voyons, l'influence des écrans est ambivalente.

Une exposition excessive aux écrans peut entraîner distraction, anxiété ou dépendance. La surstimulation numérique fragmente l'attention et réduit la pensée réflexive.

De plus, l'interaction numérique peut se substituer à la présence physique, affectant le développement émotionnel et l'empathie.

La crise que nous traversons est, au fond, une **crise de sens**. Plus nous sommes connectés à l'extérieur, plus le risque de déconnexion intérieure est grand. La sagesse philosophique nous rappelle que la technologie doit rester une extension de la créativité humaine et non une fin en soi.

Car la technologie n'est ni bonne ni mauvaise en soi ; son impact dépend de la qualité des relations humaines qui l'accompagnent et des valeurs qui guident son utilisation. Elle agit comme un miroir de nos aspirations. Elle peut servir la hiérarchie des besoins de Maslow en facilitant la connaissance et la coopération, ou nous maintenir au bas de la pyramide par des stimuli triviaux et un « défilement infini ».

Par conséquent, une utilisation éthique et consciente de la technologie implique de cultiver la pleine attention, le discernement et le sens des limites, afin qu'elle puisse servir l'épanouissement personnel, et non le conditionnement.

En fin de compte, le défi n'est pas directement technologique, mais philosophique. La question clé n'est pas « que peut faire la technologie ? » mais « quel genre d'humanité voulons-nous construire grâce à elle ? » Ce n'est qu'ainsi que la technologie cessera d'être une fin en soi pour devenir un instrument de développement intérieur, de liberté et d'union. ■

Crédit image : Réf. photo : Adobe.stock.com N°1887884393

© Nouvelle Acropole

Pythagore, un héritage inestimable

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

L'héritage du pythagorisme est vaste et profond, s'étendant des racines de la science moderne aux fondements de la spiritualité occidentale. Bien que Pythagore n'ait laissé aucun écrit, son influence a perduré à travers les siècles.

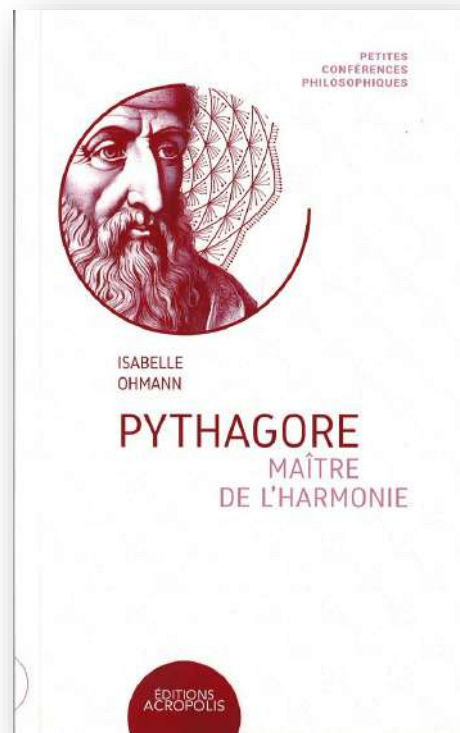
Pythagore est traditionnellement considéré comme celui qui a forgé le mot « philosophe » (*philo-sophos*), signifiant « ami de la sagesse ». Par humilité, il refusait le titre de « sage » (*sophos*), affirmant que seul Dieu ou la Nature méritent cette appellation, l'homme ne pouvant qu'aspirer à cette connaissance.

La mathématisation de la réalité

Le cœur de la doctrine pythagoricienne réside dans l'idée que « les principes des mathématiques sont les principes de toutes choses » et que l'univers entier est « harmonie et nombre ». Pythagore et les pythagoriciens ont fait progresser cette science en créant les nombres figurés (nombres triangles, carrés, polygones) et en jetant les bases du concept de nombre premier. Par ailleurs ils ont sacralisé les dix premiers nombres (la Décade), voyant en eux des archétypes de l'univers, synthétisés dans la Tétrakty (10). Cette figure représentée par un triangle de dix points (1+2+3+4) symbolisait la plénitude de l'univers et servait de serment sacré aux disciples.

Une révolution astronomique

Pythagore et ses disciples ont aussi fait des apports considérables dans les domaines de la musique et de l'astronomie.



Ils ont découvert que les intervalles musicaux sont exprimables par des rapports numériques, qualifiant la musique et l'astronomie de « sœurs jumelles ». Cette vision a mené au concept de l'harmonie des sphères.

L'école pythagoricienne fut également pionnière dans la compréhension de l'univers. Pythagore fut le premier à appeler le ciel « Cosmos » (signifiant « ordre ») et à affirmer que la Terre est ronde. Un de ses disciples, Philolaos, fut à son tour le premier à suggérer que la Terre n'était pas immobile au centre de l'univers, mais qu'elle tournait autour d'un « feu central », une idée qui influencera plus tard Copernic.

Un héritage spirituel et un mode de vie

Pythagore enseignait la doctrine de la métempsycose (ou transmigration des âmes). Selon cette vue, l'âme est immortelle et subit un cycle de réincarnations dans différents corps pour se purifier. Seule une vie dédiée à la piété, à la justice et à la contemplation peut libérer l'âme de ce cycle.

Pour y parvenir, Pythagore a instauré dans son école de philosophie, une « règle de vie » (*hodós bíou*) admirée par Platon. Elle s'appuyait sur une organisation hiérarchisée et initiatique (noviciat, purification, perfection, épiphany).

Elle comprenait, entre autres, la pratique du silence (pendant deux à cinq ans pour les novices) pour apprendre à écouter ainsi qu'un examen de conscience quotidien et le partage des biens en commun.

Le pythagorisme a profondément inspiré la philosophie platonicienne, ainsi que la pensée antique, médiévale et moderne. On retrouve son influence dans de nombreux courants ésotériques comme la Franc-Maçonnerie, la Rose-Croix et la Théosophie, mais il inspire aussi une école de philosophie moderne comme Nouvelle Acropole. ■

À lire

Pythagore, maître de l'harmonie

Isabelle OHMANN

Éditions Acropolis, 2026, 112 pages, 11,90 €

Crédit image : Nouvelle Acropole

© **Nouvelle Acropole**

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2026 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone